

Rencontre : Luc Picard

Philippe Gajan

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gajan, P. (1997). Rencontre : Luc Picard. *24 images*, (88-89), 12–13.

LUC PICARD

Nous avons rencontré Luc Picard, ou plutôt nous lui avons volé son heure de dîner sur le tournage de *L'ombre de l'épervier*, une télé-série que réalise Robert Favreau. Trois raisons à cela. D'abord parce que Luc Picard est un grand acteur québécois au théâtre comme au cinéma, ensuite parce qu'il est pressenti pour le rôle de de Lorimier, il est même d'ores et déjà de Lorimier, et enfin parce qu'il travaille au côté de Pierre Falardeau depuis plus de deux ans sur le projet du film *15 février 1839*. On comprend alors l'intérêt de son point de vue sur la controverse établie autour du refus de Téléfilm Canada d'accorder ses subsides.

C'est cette complicité qui l'unit au réalisateur, celle-là même qui existait sur le plateau d'*Octobre*, qui cimente peut-être le plus son engagement dans cette cause, hormis le fait bien entendu que c'est «un maudit beau rôle», de son propre aveu «le plus beau que l'on m'ait offert au cinéma». Pour lui, «commencer une collaboration entre un acteur et un réalisateur avant même que le projet soit soumis» est très important. «Pierre m'en a parlé dès le départ, il m'a passé ses premières versions.» Et puis il y a la figure de de Lorimier: «Un homme est condamné et on sait très bien que rien ne peut arrêter ça. C'est beau. Un homme confronté à sa propre mort, qui l'affronte avec lucidité et qui veut en faire une mort utile. Au delà de l'intérêt politique ou historique évident, il y a là un drame cinématographique rarement exploité. De plus, il y a tout un côté romantique qui est un peu nouveau chez Pierre. S'il avait voulu tout axer sur la politique, il aurait abordé l'histoire, le contexte. Ce qui l'intéresse je pense, c'est ce qui se passe dans le cœur de l'homme».

Dès lors, il apparaît évident que Luc Picard aborde avec incrédulité les critiques formulées sur le scénario, parfois même avec agacement. «Ils me font rire avec la psychologie des personnages. Comment voulez-vous que le personnage n'ait pas de psychologie? On ne peut pas jouer les yeux éteints. Et puis, il n'y a rien de pire qu'une scène qui explique l'état d'âme d'un personnage.» De la même manière il balaye le problème de la langue. «Nous voulions simplifier cette langue, aller vers un québécois plus pur au sens de celui du Lac-Saint-Jean, sans tomber dans les travers du parler de l'époque. De toute manière, c'est une convention pour moi. L'important, c'est l'unité qui existe entre les différents personnages, le niveau de langue qu'ils partagent, qui les unit et qu'ils ont établi. Les Français font des films d'époque et parlent en français et non en vieux français. C'est un faux problème, en fait.»

Voilà pourquoi Luc Picard appuie par sa présence et son temps les manifestations organisées par le comité de soutien au film. «Je trouve ça beau, d'une part parce que je pense que c'est sans précé-

dent, d'autre part parce que c'est extérieur à Pierre, extérieur à moi. Je suis même étonné. Après le dernier refus, Pierre et moi avions quelque part dans la tête que c'était fini. Mais en même temps, lors des événements organisés par le comité, je me frotte à de Lorimier, je joue des parties du texte, et ça me donne de l'espoir alors que nous sommes encore à mille lieues de faire le film. C'est un peu difficile, et même frustrant. J'ai beaucoup d'admiration pour tous ces gens qui ont entrepris ces démarches, ils sont très bien organisés. Les gens ont le goût de voir ce film.»

«C'est une tragédie que Pierre veut tourner, pas un documentaire, ni un drame historique. Pierre est très intéressé par les petites choses, ses commentaires sont étonnants. Des choses simples mais qui le touchent énormément. Il y a un problème qu'un gars comme Falardeau, avec les films qu'il a déjà faits, ne puisse pas tourner ses Patriotes. Je ne sais pas à quel point la décision de ne pas financer le film est politique ou si c'est une maladresse, mais je ne les vois pas changer d'avis maintenant. Dans ce cas, il existe peut-être la solution d'une coproduction. Je serais même prêt à travailler gratuitement mais je crois que Pierre n'y tient pas, et c'est dangereux.»

Alors, que faire avec le scénario? «Pierre ne dit jamais que son scénario ne doit plus bouger. Il est ouvert au changement. On répète, on en parle, les choses évoluent. D'ailleurs, en l'état, il est sûrement bien meilleur que nombre de scénarios acceptés par Téléfilm dans les années passées. Ensuite, il en est à une étape où il faut travailler avec des acteurs, pour comprendre ce qui peut vivre et ce qui ne peut pas vivre. C'est là que le film se façonne en quelque sorte. Car là, le scénario en est à sa cinquième version, et il ne peut plus aller plus loin. C'est déjà une très bonne version, et cela va aller encore plus loin avec le travail de répétition. Par exemple, j'ai fait écouter à Pierre une chanson de Léo Ferré, *L'affiche rouge*, qui lui a donné l'idée d'ajouter un plan.»

Enfin pour Luc Picard, cette aventure représente aussi l'opportunité de travailler avec un très grand directeur d'acteurs. «Il dit ne pas s'y connaître, mais chez lui, c'est de l'instinct. Il est juste et très observateur. Quand on joue une scène, il nous dévore des yeux. On sent sa présence, il est avec ses acteurs, émotionnellement. Il n'aura pas toujours les mots pour exprimer sa pensée, mais c'est impossible de tricher avec lui. Il repère la fausseté immédiatement, et nous met donc immédiatement en confiance. Il aime les choses simples et vraies. Dans le fond, il aimerait mieux filmer le vrai de Lorimier s'il en avait la possibilité.» ■

PHILIPPE GAJAN

15 FÉVRIER 1839

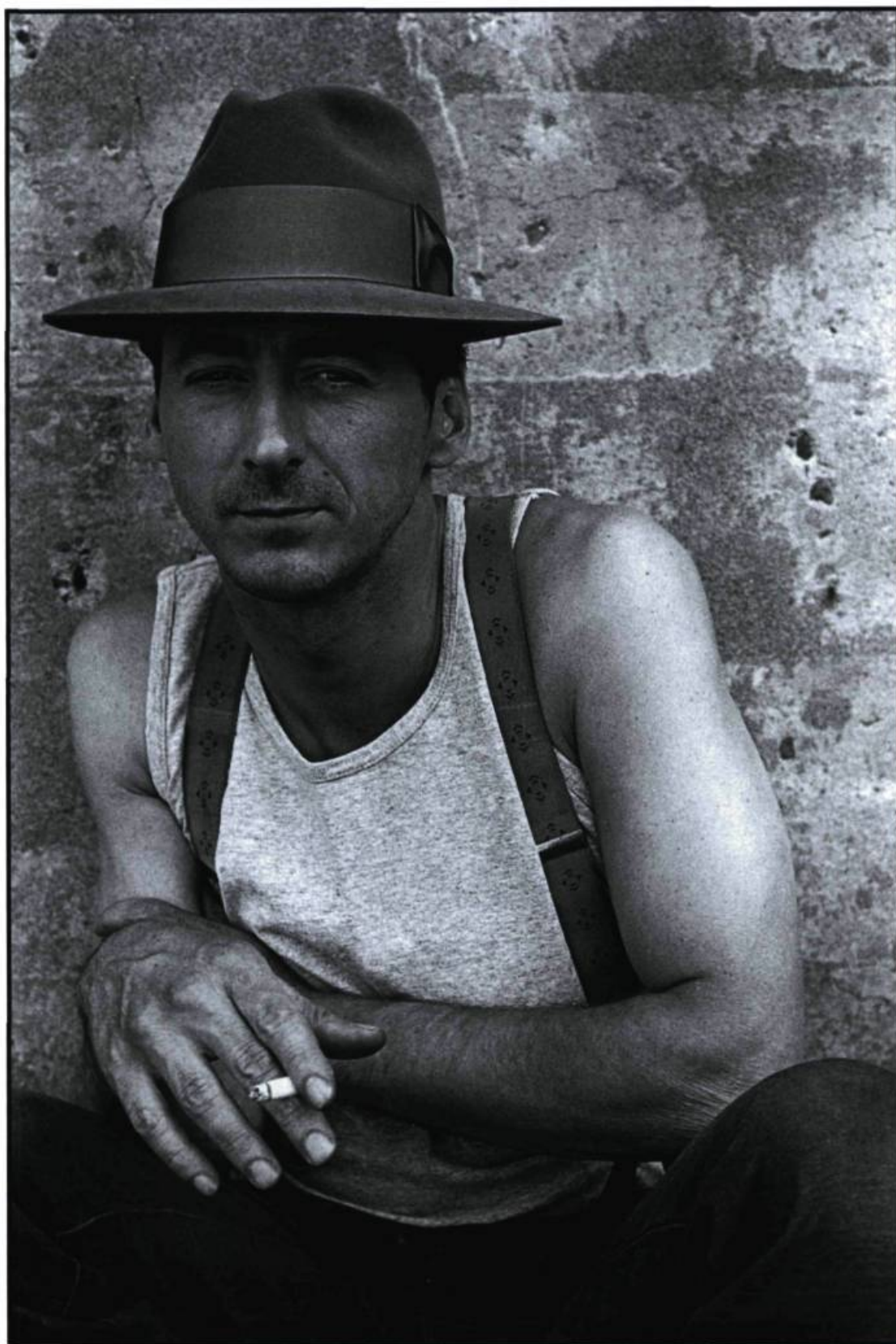


PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

24 IMAGES N°88-89